

## Pages de journal

Gérard Parizeau

Volume 50, Number 2, 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1104175ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1104175ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

HEC Montréal

### ISSN

0004-6027 (print)

2817-3465 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this document

Parizeau, G. (1982). Pages de journal. *Assurances*, 50(2), 214–225.  
<https://doi.org/10.7202/1104175ar>

## Pages de journal

par

GÉRARD PARIZEAU

214

Avec le numéro de juillet 1982, commencent les *Pages de Journal* de 1980. Nous nous excusons auprès du lecteur de passer aussi rapidement d'une année à l'autre, c'est-à-dire de 1979 à 1980. À ceux qu'intéressent nos réflexions personnelles sur un peu toutes espèces de choses, nous enverrons avec plaisir un exemplaire des *Pages* de 1979, y compris celles qui n'auront pas paru dans la Revue, mais seront reprises dans un volume.

Peut-être l'occasion serait-elle bonne pour l'auteur de s'expliquer. Pourquoi mettre dans une revue technique des idées, des pensées ou des faits qui n'ont rien à voir avec l'assurance ? Un jour, en toute simplicité, il y a logé dans un numéro auquel il manquait quelques pages, des textes écrits sans prétention, mais où il essayait de résumer ce à quoi il avait pensé ou réfléchi. Tout cela avait été écrit sans plan arrêté, en dehors de toute influence ou considération d'affaires. Peut-être est-ce cela qui a plu à ceux qui lui ont fait l'honneur de le lire. Petit à petit, s'est nouée entre l'auteur et son lecteur une sorte de complicité, qui explique cette chronique entrée dans sa onzième année.

G. P.



### 10 janvier 1980

Je suis rentré de l'hôpital ce matin assez faible, après une opération d'urgence, pratiquée le lendemain de Noël, dans un hôpital presque vide. J'y suis resté quinze jours, jusqu'au moment où on m'a donné mon congé.

À un moment donné, un peu découragé, j'ai dit au chirurgien : « Docteur, je suis résigné ». Il m'a répondu avec une belle désinvolture : « *Foutez-moi la paix ! Ce n'est pas vous qui menez la barque !* »

**25 janvier**

À une réception aux H.E.C. en décembre, au cours de laquelle on m'avait remis un diplôme de membre d'honneur du Conseil, j'ai fait la connaissance du professeur Courville, ce jeune économiste entendu à la radio, au programme de Réginald Martel. Je lui ai dit que j'avais aimé l'émission, même si je ne partageais pas son opinion sur les hommes politiques et le fonctionnarisme. Vous n'êtes pas le seul, m'a-t-il répondu en riant. Il faut tout de même, lui ai-je fait observer, qu'à un moment donné, le gouvernement donne des directives, montre la voie aux fonctionnaires qui appliquent les lois, mais ne déterminent pas les politiques nouvelles. À ce moment-là, nous avons été séparés, comme on l'est toujours quand, dans un coquetel, on s'aventure à parler sérieusement.

215

J'ai aimé aussi la conversation que j'ai eue avec le professeur Roland Parenteau, calme, serein, partisan d'une politique et d'une économie stables. « L'on voudrait que je prenne partie, me disait-il, que je m'engage. J'en suis incapable, car je veux garder ma liberté de juger les hommes et les événements en toute sérénité. » Comme je vous comprends, lui ai-je répondu. Il y a quarante ans, j'ai été un mois membre du parti libéral — à l'époque où Cardin invitait « les jeunes gens à monter dans la galère libérale, à s'emparer des rames et à ramer jusqu'au sommet ». J'en suis sorti décidé à ne jamais plus monter dans une galère quelconque.



Je suis revenu à la maison avec un diplôme encadré et avec un livre qu'on venait de me remettre. Un autre, a dit Germaine avec cette désolation qu'elle a devant l'espace qui manque pour accueillir mes achats. J'essaie de la consoler en parlant de l'envahissement qui, depuis des années, gagne tous les coins disponibles chez un de mes amis. Sa sœur soupire sans doute, comme ma femme, sauf que, parfois, G.B.P. réagit en force. Charmante et résignée, Mlle \*\*\* en est réduite à contourner les piles de livres comme l'esquif dans d'autres lieux circule entre les récifs.

**30 janvier**

Un jour, au cours d'une grève, \*\*\* journaliste pourtant très humain, a dit à des infirmières : « Le temps du dévouement, du

sourire, de la générosité est passé. » Après être sorti de l'Hôtel-Dieu, je sens que je ne partage pas son opinion, mais pas du tout. Parmi les infirmières qui m'ont soigné, certaines — le plus grand nombre — l'ont fait avec gentillesse, avec le sourire, avec un dévouement certain : d'autres ont bien fait leur travail, mais sans aucune chaleur humaine. Pour elles, j'étais le patient de la chambre 1606. Quelle différence entre les deux ! Même si je ne sais pas le nom des premières, car certaines n'ont été à côté de moi qu'un jour, je me rappelle surtout leur gentillesse et leurs attentions.

216

Ce matin, je recommence à écrire. Serait-ce que je suis repris par une vieille habitude ou que je commence à retrouver mes forces et à mettre de l'ordre dans mes idées ? Les premiers jours qui ont suivi l'opération, j'entendais comme à travers du coton et ma pensée était floue, difficile à exprimer. Jamais je ne me suis senti aussi mal en point. C'est l'effet de l'anesthésie et du choc opératoire, me dit le médecin secourable.

Je suis ému. Une de nos amies m'a exprimé sa désolation de ne pouvoir lire *Joies et Deuils d'une Famille bourgeoise* parce que sa vue est mauvaise. Le bon Samaritain est venu à la rescousse. Il a accepté d'enregistrer le livre sur huit cassettes. Ainsi, elle a entendu ce que l'état de ses yeux ne lui permettait pas de lire. Elle en est ravie et me l'a dit, l'autre jour, au téléphone.

Celui qui a dicté le texte est lui-même handicapé. Quelle merveille que cette entente entre ces deux êtres que la vie n'a guère ménagés. L'une est presque aveugle et l'autre n'a pas l'usage de ses jambes. On pense à cette fable de La Fontaine que, jeunes, nous récitons sans en comprendre la profonde humanité.

Tout à l'heure, je suis sorti sur la terrasse pour respirer l'air extérieur. Quelle joie de pouvoir enfin admirer ce soleil brillant, goûter à cet air vif, sans penser à rien d'autre ! Enfentillage ? Mais non, c'est reprendre goût à la vie, à cette nature qu'il y a bien longtemps, au moment où j'étais sur la pente d'une dépression, Georges Duhamel m'avait appris à aimer.

Mon ami Pierre Savard m'a envoyé un exemplaire du catalogue de l'exposition qui se tient en ce moment à la Bibliothèque Nationale à Ottawa, sous les auspices du gouvernement fédéral. Elle est consacrée à deux poètes canadiens : Octave Crémazie et Émile Nelligan. Bien différents l'un de l'autre, ils se retrouvent dans ce qu'on appelle maintenant le patrimoine ou l'héritage canadien, c'est-à-dire tout ce qui constitue notre civilisation, notre culture, notre passé. Crémazie, ce poète du siècle passé qui réunissait autour de lui à Québec tous ceux qui aimaient la poésie, les lettres, les discours, qui alors prenaient la forme de la harangue politique avec, ici et là, quelques conférences prononcées par des *lecteurs*, comme on les appelait. Après le départ précipité d'Octave Crémazie pour la France, ils se dispersèrent. Et personne à Québec ne joua plus le rôle d'animateur que Crémazie avait tenu.

Émile Nelligan écrivit à Montréal beaucoup plus tard. Il était isolé et déjà menacé. Il versifia durant quelques années, puis il cessa. Et dire qu'avec les remèdes que la biochimie met à notre disposition maintenant, on aurait probablement pu le guérir !

Les deux poètes sont à l'opposé l'un de l'autre. Ce qui les a fait réunir en une même exposition à la Bibliothèque Nationale, ce sont deux anniversaires en 1979. Autrement, on ne comprendrait pas, à moins qu'on ait voulu opposer deux siècles, deux inspirations et deux formes bien différentes de forme et de qualité.

Il faut remercier M. Guy Sylvestre, directeur de la Bibliothèque Nationale, qui a permis à Mlle Audet Condamine et à M. Paul Wyczinski de faire paraître ce catalogue qui illustre l'œuvre des deux poètes.



Est très curieux le geste de Conrad Black — reconnu comme le financier de l'année en 1979, après la prise en main de l'*Argus Corporation* par les deux frères. Il se laisse photographier par un journaliste du *Globe & Mail*, en tenant un livre à la main. Or, ce livre, c'est celui qu'il a consacré à Maurice Duplessis dans une thèse en histoire présentée à l'Université Laval. Il l'incline suffisamment pour qu'on en voie le titre. Et ainsi, il nous montre qu'il y accorde une importance particulière. Serait-ce qu'à côté de ses intérêts financiers, il y a cette préoccupation intellectuelle qui, pour lui, a une grande importance ? Il y aurait là un état d'esprit qui n'est pas commun dans le milieu des affaires.

*Argus Corporation* est une énorme entreprise qui, périodiquement, se livre à de grandes manœuvres sur le marché financier pour s'emparer de telle ou telle affaire ou de tel groupe d'entreprises. Souvent, elle gagne la partie dans ces tractations qui, depuis quelques années, opposent les géants de la finance au Canada pour le contrôle des grandes entreprises. *Power Corporation* doit se féliciter d'avoir raté le contrôle d'*Argus* car, depuis, *Massey-Ferguson* est menacée de disparaître sous le poids d'une énorme dette et ses chaînes de magasins ont été vendues à cause de leur faible rentabilité. Comme les petites, les grandes entreprises ont leurs moments de crise.



\*\*\* a accepté un haut poste au Conseil national de la recherche scientifique à Ottawa. Il est un homme remarquable, me dit Alice. Mais dans quel milieu il va pénétrer ! Il se trouvera pris, je le crains, entre les tenants de la recherche pure et ceux de la recherche appliquée. Déjà, à la Société royale du Canada, je les ai vus s'affronter. \*\*\* va avoir à les départager.

Je me rappelle cette enquête faite sous la direction du sénateur Lamontagne et ce qu'on disait de lui ouvertement ou non. Il avait une grande ouverture d'esprit, aussi bien qu'une situation matérielle assurée, grâce à son siège à vie au Sénat. Il avait également une parfaite connaissance de la jungle dans laquelle il avait accepté de pénétrer. Je vous souhaite bonne chance \*\*\*. Quelle pitié qu'on n'ait pas su vous retenir dans le Québec, où la recherche a de bien grands besoins. Votre nomination vient après ce rapport fait par le docteur Fortier sur la recherche au Canada, dont le *Devoir* a publié de larges tranches dernièrement.



Beautés administratives... D'après l'ordinateur, votre compte est déficitaire, me dit-on ; mais d'après notre comptabilité manuelle, nous vous devons de l'argent. En toute simplicité, je me suis déclaré un peu étonné. J'ai dit avec le bon sens de l'homme de la rue : « Veuillez donc m'indiquer tout bonnement si je vous dois de l'argent ou si vous m'en devez. »

On est tenté de rire, mais ce n'est pas drôle puisqu'une source, censée valable, contredit l'autre. Tout est question d'entrées et de dates, semble-t-il, l'ordinateur n'inscrivant que les données qu'on lui fournit. L'appareil ne se trompe pas ; mais on ne doit pas le

tromper au point de départ, si l'on ne veut pas que l'erreur continue d'être à la base de son fonctionnement.



Autre exemple d'embarras devant les extraordinaires appareils que sont les ordinateurs : les employés de l'État se mettent en grève. Rien ne s'inscrit dans les *mémoires* de la Régie de l'assurance automobile et du ministère de la Voirie. Quand on revient à la normale, il faut tout mettre en ordre, avec des retards inimaginables. Ainsi, mon permis de chauffeur, expiré depuis le premier décembre, n'a pas encore été renouvelé. Pour l'avoir, je devrai l'envoyer chercher par un homme de bonne volonté car, le premier février 1980, je n'ai encore aucune nouvelle.

219

Pour bien fonctionner, l'électronique a besoin qu'on la nourrisse régulièrement et qu'on ne brouille pas son fonctionnement. Or, quoi que pensent certains, l'ordinateur est un appareil prodigieux, mais qui ne peut rien lui-même. Il enregistre et fait ce que le technicien lui indique.



Si Winston Churchill était décédé avant la dernière grande guerre, il aurait laissé le souvenir d'un être doué, très vif, fantasque, bizarre, difficilement contrôlable, imprévisible. La guerre de 1939 fut pour lui une extraordinaire occasion de faire valoir ces qualités qu'exigeaient un climat politique, une défaite menaçante et des événements difficiles. Sans lui, Hitler aurait conquis toute l'Europe ; grâce à lui, l'Amérique eut le temps de s'organiser pour venir à bout de l'Allemagne triomphante et d'un Japon cruel et déchaîné. Le propos n'est pas de moi, mais je partage l'opinion de celui qui l'a tenu.



Dans *Alain Decaux raconte*, on lit l'histoire bien étonnante du maréchal Romel, à qui un Anglais a consacré une très intéressante étude biographique. D'après Alain Decaux, il faut lire ce qu'un écrivain a dit des derniers moments du grand maréchal allemand. On lui donne le choix entre un procès infamant et le poison. Il opte pour le cyanure de potassium et il meurt en quelques minutes. Puis, suit l'hypocrisie des funérailles nationales devant Madame Romel, qui n'ose pas dire la vérité par crainte des représailles contre sa famille.

Dans un film sur le Mont Sinaï, vu à Nice, nous avons retrouvé la fille de Romel habitant l'Afrique et prêchant la bonne parole et la paix.



*Thanks, Joe...* Voilà le remerciement un peu familier, sinon cavalier, que le président Carter a adressé au premier ministre du Canada pour avoir permis qu'on accueille à son ambassade six membres du corps diplomatique américain, à Téhéran et qu'à l'occasion de la fermeture de l'ambassade canadienne en Iran, on leur permette de s'évader.

220

On devait l'accueil politique à ces transfuges, menacés par les étudiants iraniens ; il y avait là non seulement une pratique internationale, mais une question d'humanité. Ce qui est gênant, c'est que, pour leur permettre de sortir du pays, il ait fallu leur délivrer de faux passeports et leur donner une fausse identité. Qui veut la fin, prend les moyens, dit un vieil adage. Ce qui est embarrassant, c'est qu'on ait dû avoir recours à ce procédé en temps de paix.

Le président des États-Unis a remercié chaleureusement le premier ministre canadien, par la suite. On le comprend d'être heureux et de le dire, même d'une façon qui n'a rien de protocolaire. Pour nous du Canada, tout cela peut être plein de conséquences, mais il faut admettre que nous ne pouvions agir autrement. La seule chose gênante, encore une fois, n'est-ce pas l'émission de faux papiers ? Naïveté de ma part ? Probablement, mais voilà encore quelques illusions qui s'envolent comme une volée d'étourneaux à l'automne.



### 1er février

Bataille de chefs, de sondages, avec bien peu d'idées en ce moment. Voilà ce qui ressort de la campagne électorale au Canada. C'est bien maigre.

Que se passera-t-il à la campagne si, le jour de la vocation ou durant les jours précédents, il y a une très grosse tempête de neige ? La victoire appartiendra, nous dit-on, à ceux qui auront pu se procurer le plus grand nombre de motos-neige... On se croirait revenu bien loin derrière. Au premier abord, cela semble un peu ridicule, mais il ne faut pas oublier que certaines tempêtes de neige,

en hiver, ont entraîné la fermeture des routes pendant plusieurs jours consécutifs.

**7 février**

En ce moment, on parle beaucoup du poète Émile Nelligan. On connaissait le livre de Louis Dantin qui lui est consacré et celui où Fides a réuni ses poèmes, en 1942, dans la collection du Nénuphar. Mais voici qu'on vient de faire paraître aux éditions Corbeil une splendide version de l'œuvre du poète, arrêté jeune dans son élan par une terrible névrose. Il s'agit d'un ouvrage sur un papier d'une extraordinaire qualité, avec une typographie très soignée et des illustrations de James Guittet. Tiré à cent vingt-cinq exemplaires, aura-t-il le succès de *La Petite Poule d'Eau*, que Jean-Paul Lemieux a illustré de façon si remarquable il y a quelques années ? Je le souhaite.

221



Il est intéressant de signaler le nombre d'albums consacrés aux artistes canadiens depuis quelques années. On se rend compte que le marché est prêt à accueillir des études bien faites, bien illustrées d'artistes qu'autrefois on aurait à peine signalées aux lecteurs. Je m'en réjouis. Je note en particulier cette étude sur Krieghoff, parue aux éditions Stanké sous la signature de Hugues de Jouvancourt, et cette autre sur *Albert Rousseau et le Moulin des Arts*, éditée par Marcel Broquet. Textes et illustrations sont intéressants ; sauf que, dans l'album Stanké, le texte Jouvancourt est faible.

Il faut aussi signaler les très beaux albums de Guy Robert sur Pellan, Borduas et Fortin.



Des loisirs forcés me permettent de lire ou de relire certains livres négligés jusqu'ici. Comme me plaît cet excellent écrivain qu'est Gabrielle Roy. D'elle, j'ai aimé surtout la *Petite Poule d'Eau* et ses reportages repris par *Les Quinze*. On y a groupé des études faites par Madame Roy sur les provinces de l'Ouest, en particulier, qu'elle a connues avant de venir habiter Québec l'hiver et le comté de Charlevoix, l'été. On sent que, jeune femme, elle a aimé ces gens de l'ouest du Canada qu'elle a visités et dont elle a admiré les extraordinaires qualités de pionniers.

10 février

222

Dimanche matin, j'ai écouté à nouveau le programme du père Legault à Radio-Canada. On y présentait l'étude du professeur René Durocher sur Henri Bourassa. Je me rappelle comme j'avais été choqué par ce que, à un moment donné, j'avais considéré comme une volte-face du grand tribun qu'était Bourassa. Il est intéressant de voir les nuances qu'apporte M. Durocher dans son jugement sur l'évolution de sa pensée. Le choc entre l'abbé Lionel Groulx et M. Bourassa avait été violent à ce moment-là. L'explication de l'abbé Groulx dans ses *Mémoires* demandait peut-être une mise au point qu'on trouve dans l'émission de Radio-Canada. Il faut en féliciter à la fois le poste et le meneur de jeu — le père Legault — et ses invités. Ce matin, à part les textes du professeur Durocher, on nous a fait entendre les témoignages de Jean-Louis Gagnon, de Victor Barbeau et d'André Laurendeau, tous trois influencés à des degrés divers ou parfois choqués par l'irrédentisme de l'historien.

Il est malheureux que le programme sur l'histoire de l'Église au Canada passe à huit heures le dimanche matin. Seuls les lève-tôt peuvent le suivre. Il mériterait une audience beaucoup plus étendue.



Lu *Clémentine Churchill*, cette biographie de Mme Winston Churchill. Un jour, celle-ci était en Russie, où on la recevait avec gentillesse, en rappelant son œuvre à la Croix Rouge anglo-russe pendant la guerre. À un moment donné, Mme Churchill remet un stylo en or à Staline, en émettant le vœu qu'il écrive des choses aimables à son mari. Bougon, l'autre répond qu'il ne se sert que de crayons.

Très long, trop long peut-être, le livre de Mme Mary Soames ne manque pas d'intérêt, surtout quand l'auteur parle de la guerre de 1939 et de l'après-guerre. Elle peut alors plus facilement montrer les qualités du couple, aux prises avec des problèmes bien différents : l'un faisant la guerre et l'autre s'occupant activement de la collaboration de l'Angleterre et de la Russie à la Croix Rouge. Dans ce domaine, comme dans bien d'autres, les deux pays avaient des besoins communs au cours d'une guerre inhumaine et bien dure pour les civils.

La vie du couple n'était pas facile, car tous deux avaient un caractère bien tranché. L'auteur raconte qu'un jour, furieuse, Clé-

mentine lança à la tête de son mari un plat d'épinards. Par ailleurs, les lettres qu'ils s'écrivaient montraient quel sentiment ils avaient l'un pour l'autre. Elle était à peu près seule à exercer une influence sur le génial bourricot qu'était son mari.



### 13 février

Mme Bombardier a l'esprit vraiment très vif. En interviewant M. Broadbent, le chef du parti néo-démocrate pendant la campagne électorale, elle lui a demandé s'il faisait une différence entre le parti libéral et le parti conservateur. Et comme il répondait : « Non ! » sans trop réfléchir, elle lui a dit très vite : « Mais alors, pourquoi avez-vous contribué à faire battre le parti conservateur en Chambre ? » On comprenait très bien ce que M. Broadbent avait à l'esprit, mais c'était signaler une contradiction ; ce à quoi Mme Bombardier excelle à la télévision. Elle est devenue une des meilleures interviewers de Radio-Canada, même si parfois elle va trop loin, comme je l'ai signalé ici à plusieurs reprises.

223



En feuilletant de vieux papiers, j'ai trouvé un article d'Eugène Ionesco <sup>(1)</sup>. J'en extrais ceci qui me paraît très caractéristique de l'homme. Après avoir dit : « Allende, au Chili, était un humaniste. (Or), le socialisme n'est pas humaniste », il ajoute : « Pour se maintenir au pouvoir, le socialisme doit utiliser aujourd'hui encore la répression, les tanks, les mitrailleuses, la police, la peur. »

M. Ionesco n'y va pas avec le dos de la cuillère, comme on peut le voir. Mais quand il emploie le mot *socialisme*, il songe sans doute à sa forme la plus dure et la plus inhumaine, le communisme.

### 15 février

Reçu un mot du père Georges-Henri Lévesque, avec un exemplaire de la conférence qu'il a prononcée devant les membres de l'Association canadienne des compagnies d'assurance-vie, en mai 1979, à propos du régime fédéral au Canada. Son texte m'a intéressé et ému. On sent l'homme qui a aimé le régime né de la Confédération, malgré son hermétisme et ses défauts, qui a cherché

---

<sup>(1)</sup> Dans le *Figaro* du 28 septembre 1973 : *Allende et le socialisme des autres*.

à collaborer toute sa vie avec les gens de l'autre bord, convaincu que c'est ainsi qu'il fallait faire pour être le plus utile. Écoutons-le :

« Devant un tel essor (au Québec), les pessimistes ont-ils raison d'affirmer que le cadre fédéral a réellement été, pour le Canada français, si étouffant et si mortel ? Certes, il a fallu tout gagner de haute lutte, mais on doit aussi reconnaître que « l'adversaire » a eu le *fair play* de céder petit à petit, lui qui avait d'abord espéré échanger Shakespeare contre Molière et s'enrichir aux dépens des vaincus en occupant toute la place et tout le territoire.

224

« Malheureusement, il n'a pas cédé vite et d'assez bon gré. C'est pourquoi une partie de la population québécoise a fini par se fatiguer de combattre et décidé de faire une vie à part. Je comprends sa réaction, même si je ne la partage pas.

« Si vous saviez, chers amis anglophones, comme ça devient fatigant d'être toujours obligé de rappeler qu'on existe et qu'on a le droit d'exister, de redire qu'on est bien prêt à coopérer mais sur un pied d'égalité, de réaffirmer qu'on a quelque chose de valable et même d'unique à offrir. Pour avoir beaucoup collaboré, durant ma vie, à des organismes fédéraux et à des associations canadiennes, je vous avoue que j'ai souvent ressenti personnellement cette lassitude qui, parfois, m'était d'autant plus pénible que certains des miens voyaient avec suspicion (pour dire le moins !) ma fréquentation de ces milieux. »

Le père Lévesque ne veut pas lâcher, même s'il admet que bien des choses ne vont pas. Il dit *non* à l'avance au référendum, tout en suppliant ceux qui peuvent améliorer la situation de se hâter, et surtout de ne pas se buter. Il le fait avec calme, mais aussi avec une sincérité et une intelligence qu'il a eues toute sa vie. Quel que soit le jugement que l'on porte sur certaines de ses opinions, il faut le reconnaître.

J'ai dit ailleurs l'influence considérable qu'il a exercée sur une génération qu'on trouve actuellement aux postes les plus élevés.



Madame Antonine Maillet a eu le prix Goncourt. Et c'est bien, car son livre *Pélagie-la-Charette* est excellent. Il rappelle le retour d'un groupe d'Acadiens dans leur pays, à travers leur fatigue

et les difficultés que l'on peut imaginer dans un pays sans routes, à travers la forêt et dans des charettes tirées par des bœufs. *Pélagie-la-Charette* est probablement le meilleur livre de Madame Maillet.

Ce que je ne comprends pas, cependant, c'est qu'elle aurait déclaré à Jean Royer, venu l'interviewer à son retour de Paris : « Les Goncourt, c'est un statut qu'on a donné à notre langue. » La nôtre, n'est-ce pas, c'est celle des gens instruits d'Acadie et du Québec, et non celle que parlaient ces braves et héroïques gens que l'auteur fait revivre dans son livre ?

Ce qu'on a voulu reconnaître, n'est-ce pas, c'est la terrible aventure des Acadiens, leur extraordinaire ténacité et ce que son livre présente d'intérêt, de vie, de réalité ? Pour moi, on a été frappé non pas par la langue qui est difficile, même pour nous, Canadiens-français, mais par la force et le réalisme du récit. En suivant Pélagie, on croit entendre le personnage de Brecht qu'il a personnifié dans *Mère-Courage*. Elle parcourait l'Europe dans sa charette, avec sa misère, son courage, sa ténacité, alors que Pélagie, sa charette et ses bœufs allaient de Georgie en Nouvelle-Écosse.

Comme est extraordinaire cette saga de l'Acadie, si bien évoquée par Madame Maillet. Et comme son personnage est différent de l'*Évangéline* de Longfellow !

La langue du nouveau prix Goncourt est curieuse, difficile à comprendre parfois, mais comme le récit est prenant et fort.

### 19 février

Nous venons d'avoir les résultats des élections du 18 février. Le Québec a voté en bloc pour le parti libéral et l'Ontario, par un curieux retournement, a donné cinquante-quatre sièges à M. Trudeau, ce qui va permettre au parti libéral d'avoir le gouvernement majoritaire dont le pays a besoin pour être dirigé.

Assez curieusement, mais aussi assez justement, je crois, le chef du parti conservateur a dit : « Québec a voté pour M. Trudeau et non contre moi ».

Il sera intéressant de voir comment M. Trudeau constituera son Cabinet. Il ne faudrait pas que ses ministres francophones soient faibles en face des autres — ce qui a souvent été le cas dans le passé.